Depuis son numéro 2, Critique communiste *a publié plusieurs articles sur des sujets proches de la psychanalyse et de la sexualité. Dans leur diversité, ils témoignent de l'ampleur des problèmes à traiter mais aussi de l'étroite implication de tous et de toutes en cette matière. Nous tenons à le répéter,* Critique communiste *veut faciliter au maximum la discussion, sans tenir compte des tabous. Qu'on ne s'étonne pas donc de trouver des positions divergentes au fil des numéros, voire des échanges critiques entre les rédacteurs de la revue. Le retard pris par les marxistes-révolutionnaires dans ce domaine immense justifie en soi qu'il soit procédé ainsi. Le comité de rédaction est toutefois conscient des inconvénients que présente la juxtaposition de positions plus ou moins proches ou opposées, s'interpelant selon des registres très variés. C'est pourquoi d'ici quelques temps un numéro spécial sur « marxisme et psychanalyse » s'efforcera de recentrer le débat sans négliger les répercussions de cette réflexion sur le militantisme et la vie quotidienne.*

La perversion, l'amour et la révolution

A propos de l'article de Michel Lequenne

Qui trop embrasse...

Une occasion manquée... Tel a été notre sentiment, à la lecture de l'article de Michel Lequenne paru dans *Critique Communiste*, n° 4, « Surréalisme, sexualité, féminisme et révolution ». Alors que le chapeau d'introduction souligne que ce texte « traite de toute une série de problèmes rarement ou jamais abordés jusqu'ici dans les discussions du mouvement marxiste-révolutionnaire », alors que notre attention se trouve stimulée par la perspective non d'arriver à des réponses tranchées et définitives, mais au moins de préciser un cadre qui permette de pro-

gresser dans notre réflexion sur la sexualité, nous devons vite déchanter devant la manière dont Michel Lequenne aborde ces questions. Nous ne sommes d'accord ni avec la méthode qu'il utilise, ni avec la majeure partie de ses conclusions.

Et tout d'abord, il ne nous paraît pas très opératoire ni particulièrement éclairant de partir, pour traiter des rapports entre la sexualité et la révolution, du mouvement surréaliste. Dans la mesure où les positions des surréalistes aussi bien vis-à-vis de la révolution que vis-à-vis de la sexualité se présentent sous des aspects complexes et contradictoires, dans la mesure où le mouvement marxiste-révolutionnaire n'a pas encore été en mesure de tirer un bilan global du surréalisme (ce que Michel Lequenne reconnaît lui-même dans son article), nous pensons que c'est plutôt embrouiller les choses, et jeter la confusion dans les esprits, *que de prendre pour point de départ* une polémique avec Xavière Gauthier, si séduisantes que puissent être la beauté de son livre et la musicalité du nom de l'auteur. Cela conduit Michel Lequenne à osciller constamment, lorqu'il traite de la sexualité, entre une défense des positions des surréalistes face aux critiques de Xavière Gauthier et une prise de position sur ces questions en tant que marxiste-révolutionnaire, voire à présenter les positions des surréalistes comme celles que devraient adopter en la matière des marxistes-révolutionnaires. Nous ne nions pas que les opinions des surréalistes soient une pièce du dossier, qu'elles doivent avoir leur place dans le débat des marxistes-révolutionnaires sur la sexualité, mais en l'occurrence, alors que cette discussion ne fait que s'amorcer, nous jugeons cette méthode confusionniste.

Aussi bien ne nous engagerons-nous pas ici sur le terrain mouvant de la polémique avec les surréalistes, et nous nous limiterons volontairement au débat sur la sexualité et les perversions. Nous nous retiendrons d'exprimer ici l'indignation que nous avons ressentie face à la méconnaissance de Michel Lequenne face aux problèmes traités. Signalons toutefois, au niveau de la méthode, trois remarques :

1) Michel Lequenne tend à plusieurs reprises à présenter ses positions personnelles comme celles du marxisme-révolutionnaire, en contradiction avec la note de la rédaction qui précise bien que l'organisation n'a pas à trancher de façon programmatique sur ces questions. Attitude d'autant plus gênante de la part du camarade que vu le caractère péremptoire de ses positions, elle peut amener chez les lecteurs, membres ou non de l'organisation, des réactions de désarroi et d'inquiétude justifiées.

2) Michel Lequenne définit trois méthodes d'approche de la perversion : l'approche morale dominante, l'approche analytique, l'approche morale révolutionnaire. Il prétend bien entendu se situer dans la logique de la troisième approche. A notre avis il n'en est rien, et quand au fond, nous jugeons même qu'il reste

en deçà de l'approche analytique « scientifique». Sur le terrain d'une morale bourgeoise qui n'ose pas s'avouer, mais qui imprègne tout son texte. Dans quel sens ? Certes, Michel Lequenne, en militant marxiste-révolutionnaire, ne défend pas explicitement la morale bourgeoise dans ses aspects répressifs, mais tout son discours sur les perversions s'ébauche du point de vue d'une norme non questionnée en tant que telle, en fonction de laquelle les « perversions » ne peuvent être pensées que comme des « déviances ». Evitons les malentendus et les mésinterprétations : s'il y a un point avec lequel nous sommes d'accord avec Michel Lequenne, c'est que la libération des perversions ne constitue pas *en soi* un acte révolutionnaire, en ce qu'elle peut s'accommoder aussi bien d'une politique fascisante que d'une politique révolutionnaire. En ce sens, nous sommes en désaccord avec les théories des désirants, qui identifient *automatiquement* désir et révolution (Lyotard par exemple, dans son néologisme « désir-révolution »). Mais en même temps nous nous élevons avec vigueur contre l'idée selon laquelle la levée des interdits qui pèsent sur les perversions *s'identifie* au nazisme (ou au stalinisme). On peut considérer, peut-être, que le nazisme constitue la « perversion » de la politique bourgeoise, et le stalinisme celle de la révolution prolétarienne. On peut considérer aussi, peut-être, que sur leur terrain, « la perversion » a pu se « déchaîner ». Mais en tout cas, on ne peut s'autoriser de ces considérations pour glisser sans arrêt, comme le fait Michel Lequenne, de la perversion comme pratique sociale et politique, à la perversion au sens strict du terme, dans son rapport à la sexualité, dont il sera question par la suite. Un tel point de départ (« le déchaînement ouvert de la perversion à une échelle de masse, il a existé : son nom moderne fut « nazisme »...) ne peut qu'interdire une approche sérieuse du problème, en ce qu'il est marqué de réprobation catégorique (et il est bien évident que si la perversion, c'est ça, aucune autre attitude n'est possible...)

En fait, là où le bât blesse, c'est dans la conception que Michel Lequenne se fait de la perversion : « n'est pervers, au sens profond du mot, ni moral, ni analytique, que ce qui détruit l'être (physiquement, intellectuellement, moralement, l'un entraînant les autres) ». Mais quel est ce « sens profond » du mot, ni moral ni analytique ? Quelle est cette mystique de l'être, qui évoque plus Aristote et la métaphysique chrétienne que l'analyse marxiste ? Sur ce point au moins, et même si elle ne se détache pas toujours d'un relent de moralisme, la conception freudienne des perversions nous semble plus opérante d'un point de vue matérialiste. C'est pour cela que nous essayerons d'en partir.

La perversion, au sens psychanalytique, est présentée comme une « déviation par rapport à l'acte sexuel « normal », défini comme coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne de sexe opposé » (Laplanche et Pontalis,

Dictionnaire de la psychanalyse). Voilà qui est clair. Dès lors. « on dit qu'il y a perversion quand l'orgasme est obtenu avec d'autres objets sexuels (homosexualité, pédophilie, bestialité) ou par d'autres zones corporelles (coït anal par exemple), ou quand l'orgasme est subordoné de façon impérieuse à certaines conditions extrinsèques (fétichisme, transvestisme, voyeurisme et exhibitionnisme, sado-masochisme). Celles-ci peuvent même à elles seules apporter le plaisir sexuel ». Le sens de la « perversion » est ainsi rigoureusement circonscrit. Ce qui n'autorise ni les glissements opérés par Michel Lequenne et que nous avons déjà mentionnés, ni sa « classification » des perversions. Ainsi la norme est-elle clairement posée : un rapport hétérosexuel nettement subordonné au primat de la génitalité, tel qu'il est seul susceptible de permettre la procréation. Norme qui est bien entendu celle de la société patriarcale puritaine, et que la psychanalyse en tant que telle ne remet pas en cause (ce qu'il appartient aux marxistes révolutionnaires de faire). Mais l'intérêt de la psychanalyse , c'est de nous montrer comment la norme fonctionne dans la genèse individuelle, puisqu'elle est si peu « naturelle » que toute l'œuvre de Freud a montré qu'on ne s'y plie pas aisément. Pour nous en tenir à un texte (« La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », dans *La vie sexuelle,* PUF), Freud montre que plus la morale se fait stricte, plus la « maladie nerveuse » s'étend, dès lors que notre civilisation est toute entière construite sur la répression des pulsions, qui nécessite une capacité de sublimation de plus en plus étendue (la sublimation, c'est la possibilité d'échanger un but directement sexuel contre un autre qui ne l'est plus, mais qui reste en rapport avec le premier). Répression qui doit être d'autant plus intense que, selon Freud toujours, « la pulsion sexuelle des êtres humains *ne vise pas du tout originairement à servir la reproduction mais a pour but certaines façons d'obtenir du plaisir* ». Dès lors, ce qu'il faut retenir de l'approche analytique (pour la dépasser), c'est :

— que la « perversion » n'a de sens qu'en fonction de cette norme artificielle, culturelle si l'on veut, et qui définit comme pervers tout ce qui se situe hors du champ de la procréation (c'est ainsi que Freud a défini la sexualité infantile, avant qu'elle ne s'organise autour du primat de la génitalité, comme « perverse polymorphe »).

— que la perversion, ainsi définie, est bien, d'une certaine façon, « l'envers vécu » de la « morale bourgeoise », puisque c'est en référence à elle, en son sein qu'elle peut exister.

— mais surtout, ce qu'il faut retenir de Freud, c'est qu'il n'y a pas de frontière rigide entre la normalité, la perversion et la névrose. Ce sont autant de façons de se situer par rapport à la norme, du fait d'une genèse individuelle, sur la base de la « perversion polymorphe » infantile.

Ce détour par Freud n'est pas de pure forme. Loin de nous l'idée de reprendre la théorie analytique de la perversion à notre compte comme telle. Mais c'est d'elle qu'il faut partir, sauf à s'égarer dans les impasses de la morale. A partir de là, ce qui nous paraît essentiel dans une compréhension révolutionnaire de la perversion, et qui permet d'éviter aussi bien une idéalisation ultra-gauche qu'un dénigrement moralisateur, c'est d'articuler dans une démarche consciente (donc médiatisée) la lutte pour la levée des interdits et des tabous qui pèsent sur les perversions avec une lutte contre la normalité imposée par la société bourgeoise, et qui imprègne non seulement les rapports sexuels mais l'ensemble des rapports sociaux (primat du phallus, domination de l'homme et oppression des femmes, refoulement de l'homosexualité latente et oppression des homosexuels, négation de la sexualité des enfants). En ce sens, la lutte menée par le mouvement de libération des femmes, mais aussi celle des mouvements de libération homosexuels qui existent ou se constituent dans divers pays comportent une charge révolutionnaire qui aura à se développer pleinement dans une société de transition au socialisme. Et tous ceux qui sont brimés par la norme ou traités de pervers parce qu'ils la refusent sauront se battre, avant et après la révolution, pour qu'on cesse de les faire relever de la clinique ou de la prison.

3) Si l'on en vient maintenant à l'examen de la façon dont Michel Lequenne traite tour à tour de chacune des « perversions », nous constatons un phénomène surprenant : jamais il n'aborde le sujet dans sa réalité pratique, mais il opère toujours un glissement caricatural. Traite-t-il du sado-masochisme ? Il évoque la torture, le nazisme et le stalinisme ; de l'homosexualité ? il nous présente un développement sur la misogynie ; du lesbianisme ? il nous brosse un tableau « d'archi-femmes aux étreintes violentes » ! Ici, la caricature va de pair avec une totale méconnaissance de ce que peuvent être des pratiques homosexuelles ou des pratiques sado-masochistes. Les exemples choisis nous paraissent plus relever d'une fantasmatique personnelle ou d'une approche livresque imprégnée des préjugés courants que d'une analyse effective des pratiques sexuelles. Nous estimons que les talents de polémiste de Michel Lequenne desservent en l'occurrence une approche sérieuse de ces questions, alors que précisément le retard des marxistes révolutionnaires sur ce terrain nécessite plus qu'ailleurs une analyse approfondie de ces phénomènes et une étude fouillée des contributions qu'ont pu y apporter des chercheurs non marxistes.

Mal étreint

C'est pourquoi nous voudrions, dans une deuxième partie, apporter quelques éléments de réflexion, encore schématiques

et empiriques, mais qui tentent de partir de notre expérience de femme et d'homosexuel, d'une certaine approche de la psychanalyse et de notre pratique de militants révolutionnaires. Nous prendrons dans l'ordre où le camarade les traite les questions du sado-masochisme, du « reste » des perversions, de l'homosexualité et de l'amour.

La violence n'est pas toujours un viol

Le camarade condamne sans appel le sado-masochisme, « complètement inadmissible pour la morale communiste, et d'autant plus catégoriquement qu'il implique nécessairement des rapports d'inégalité et de violence entre les êtres humains ». Et aussitôt l'amalgame : « Xavière Gauthier va-t-elle revendiquer la liberté de torturer ? ». Il est clair que, présenté de cette façon, le sado-masochisme ne peut suciter que la réprobation de la part de militants révolutionnaires. Mais les choses se présentent-elles, dans la réalité, sous un jour aussi simple ? Ce que Michel Lequenne semble ignorer, c'est le plaisir du masochiste. Il ne conçoit pas la possibilité de rapports violents voulus et assumés de part et d'autre (ni même la possibilité d'interchanger les rôles entre le sadique et le masochiste, pour ne pas parler du fait que le masochiste est « son propre sadique »). Il se place du point de vue d'un rapport dans lequel il n'y a pas seulement violence, mais *viol*, de la part du sadique. Il va de soi que, pour des communistes, tout rapport de viol est condamnable, qu'il soit ou non accompagné d'autres actes violents. Cela, de notre point de vue, ne pose guère problème. Ce qui fait précisément problème, et que Michel Lequenne n'essaie aucunement de poser, c'est le désir, de part et d'autre, de rapports qui jouent sur des actes ou sur des fantasmes violents. La contradiction, à nos yeux, vient de ce que ce type de désir ne procède pas d'une violence révolutionnaire, mais, dirons-nous, d'une violence impulsive. La violence révolutionnaire est une violence « froide », elle est hautement raisonnée, médiatisée par la compréhension de la lutte des classes, elle est un instrument auquel les travailleurs en lutte sont contraints de recourir pour riposter à la violence de la classe dominante, elle est une violence systématiquement organisée, qui vise à restreindre au maximum tout ce qui pourrait relever d'un quelconque « déchaînement » des instincts. La violence impulsive, au contraire, ne s'apprend pas. Elle est le produit de pulsions dont la psychanalyse, peut-être, nous permet d'expliquer la genèse dans l'histoire d'un sujet. Elle est le produit, sans doute, de toute la violence sociale accumulée dans la préhistoire de l'humanité, dont nous ne sommes pas encore sortis. Mais elle est bien présente, et à une échelle de masse, et il est vain de jeter sur elle l'anathème en se drapant dans la morale communiste. La seule solution qu'envisage Michel Lequenne à

la contradiction que rencontreraient des militants communistes qui éprouveraient des désirs sado-masochistes, c'est la bonne vieille recette que l'Eglise a toujours proposée vis-à-vis des désirs sexuels en général : la sublimation par l'expression artistique. Très bien, c'est une possibilité. Mais au nom de quoi l'imposer ? Et pourquoi la réserver à *ce désir-là* ? Nous pensons pour notre part que des militants révolutionnaires peuvent aussi envisager de vivre leur désir et d'assumer la contradiction qu'il peut constituer par rapport au type de rapports sociaux que nous imaginons dans une société communiste. Ce qui implique déjà une médiatisation de cette violence impulsive, et donc une relative maîtrise de son désir, et, bien entendu, un accord entre les partenaires. Car, pas plus dans des rapports sado-masochistes que dans n'importe quel rapport sexuel, nous ne saurions laisser courir nos désirs toute bride lâchée, sans tenir compte du rapport que nous construisons à l'autre, avec l'autre.

Ceci dit, nous voudrions relever, en ce qui concerne le sado-masochisme, le type de glissement que nous avons évoqué au départ, et qui confond le sado-masochisme comme pratique sexuelle et le sado-masochisme comme élément qui imprègne tout le fonctionnement social, qui témoigne de la violence des rapports capitalistes. En tant que pratique sexuelle, et pour autant qu'elle soit assumée par chacun des partenaires, nous n'avons pas à porter de jugement de valeur sur le sado-masochisme, qui ne pourrait que s'inscrire dans le cadre de la morale bourgeoise. Ce n'est pas le sado-masochisme ainsi défini qui est « inadmissible » pour des marxistes révolutionnaires, c'est la société qui sécrète ces rapports sociaux fondés sur la violence. La théorie psychanalytique interroge peu la nature sociale de cette violence, son ancrage en dernière analyse dans les rapports d'exploitation capitaliste. Du moins nous donne-t-elle du sado-masochisme, en tant que pratique sexuelle, une analyse plus « profonde » que celle que nous présente Michel Lequenne. Nous n'avons pas la place ici de l'évoquer dans sa complexité, nous nous contenterons de relever que, selon Freud, sadisme et masochisme sont les deux versants d'une même « perversion », dont les formes active et passive se retrouvent dans des proportions variables chez le même individu. Dès lors occupent-ils, parmi les autres perversions, une place spéciale : l'activité et la passivité qui en forment les caractères fondamentaux et opposés sont constitutifs de la vie sexuelle en général (du moins dans la société patriarcale phallocentrique qui constitue le champ d'étude de la psychanalyse). Ce qui laisse entendre d'une part qu'on ne peut pas séparer les deux éléments du couple, comme le fait Michel Lequenne, d'autre part que nous sommes tous peu ou prou structurés dans une relation sado-masochiste, qui dès lors dépasse le strict cadre des « perversions ». Certes, pour nous, il n'est pas question d'exalter le sado-masochisme comme révolutionnaire, en ce qu'il témoigne jusque dans son outrance dite

pathologique des rapports sociaux qui nous structurent en dernière instance. Il s'agit simplement d'indiquer qu'au sens analytique, et même au sens commun du mot, le sado-masochisme est coextensif à la société bourgeoise (et sans doute au-delà, à toute société fondée sur des rapports d'exploitation), et que donc les gens étiquetés « sado-masos » ne font qu'extérioriser ce que les individus normaux refoulent ou subliment, ou ce que les névrosés déplacent, dans la névrose obsessionnelle par exemple. Sur cette base, il est permis d'extrapoler et de supposer qu'une fois construite une société qui ne sera plus fondée sur des rapports de domination et de violence à tous les niveaux, le sado-masochisme, en tant que pratique sexuelle, disparaîtra. Mais cette vision d'avenir ne résout pas les problèmes du présent, et une problématique de dépérissement de ces rapports nous interdit de porter un jugement de valeur sur le sado-masochisme, sauf à empêcher de nuire, ou de se nuire...

Une casuistique bien retorse...

Poursuivons notre chemin de croix des perversions. Michel Lequenne ayant posé la norme qui le guide (n'est pervers que ce qui détruit l'être...) se livre à une étrange gymnastique classificatoire... Il y a donc des perversions « inadmissibles », il y en a d'autres qui posent « un délicat problème » (la nécrophilie), il y en a qui sont liées à la tradition judéo-chrétienne, d'autres à la misère sexuelle... Mais pourquoi Michel Lequenne ne condamne-t-il pas la nécrophilie (s'il est vrai qu'elle suppose le meurtre de l'objet d'amour) avec la même virulence que le sado-masochisme ? parce que ce cas extrême relèverait plus de la « pathologie » ? Pourquoi tente-t-il des explications (partielles) de la coprophagie et de la zoophilie, alors qu'il n'a pas tenté de comprendre les fondements du sado-masochisme ? Au nom de quoi le fétichisme, le voyeurisme, etc., sont-ils plus « innocents » que le reste des perversions ? Bref, quelle est la fonction de ce catalogue ? Plutôt que d'analyser des phénomènes complexes, Michel Lequenne se contente d'opérer des tris et de légiférer au nom de la morale communiste, selon des critères qui pour le moins manquent de rigueur. Ce faisant, il élude les véritables problèmes. Il serait présomptueux de notre part de prétendre apporter à ces questions une « réponse » au nom du marxisme et de la morale révolutionnaire. Mais il nous semble au moins possible de reformuler le problème, en partant, une fois encore, des données de la psychanalyse, dont nous avons déjà vu qu'elle rend caduque la « classification » des perversions de Michel Lequenne.

En effet, très sommairement, il découle de l'approche analytique que la structure perverse, quelle que soit la forme qu'elle prenne, rend compte d'un *désaveu*, d'une transgression de la dif-

férence sexuelle, *telle qu'elle est normée par la société patriarcale phallocentrique.* Il nous faut indiquer que la castration est au centre de la théorie freudienne, en ce sens qu'elle règle, qu'elle structure le devenir homme ou femme, le devenir « pervers », névosé ou normal. Freud a été conduit à poser l'existence d'une phase phallique, selon laquelle les enfants, avant l'œdipe, ne connaîtraient qu'un seul sexe, le sexe masculin, que tout le monde est supposé détenir. Vient un moment où le petit garçon est contraint de se rendre à l'évidence de ce que jusqu'alors il n'avait pas voulu « voir » : que les femmes, sa mère, sont dépourvues de pénis. C'est alors que la menace de castration devient opératoire, et provoque la destruction de l'œdipe (la renonciation à la mère, auquel succède l'identification sexuelle et un « surmoi rigoureux » (identification au père, à la Loi). En ce sens, la structure perverse (dès lors « réservée » aux hommmes) repose sur le désaveu de la réalité de la castration de la femme (la mère), sur « l'horreur » éprouvée lors de sa constatation. Et toutes les perversions ne seraient que différentes manières d'organiser ce désaveu, comme désaveu de la loi de la différence sexuelle. « Les névrosés s'ingénient soit à fuir, soit à «contrôler » une castration nettement identifiée. Le pervers, au contraire, tente de faire disparaître l'obstacle » (Rosolato, « Etude des perversions sexuelles à partir du fétichisme », dans *Le désir et la perversion*, Seuil). Autrement dit, le pervers assume par la transgression le désaveu (ainsi le fétiche est-il un substitut du phallus perdu de la mère, dont la présence seule rend la femme supportable), tandis que la névrosé tente de composer avec la réalité (de la différence des sexes). « Tout se passe chez le pervers comme s'il devait avant tout, sans cesse, transgresser une loi, comme s'il avait, de plus, à y substituer la loi de son désir » (*ibid.*). De son désir non médiatisé par l'acceptation symbolique de la menace de castraction, qui en interdisant la mère, en la constituant comme « objet perdu », sous-tend le désir amoureux « normal ».

C'est par rapport à cette thèse, très schématiquement exposée, que nous devons nous situer, quitte à en interroger les points d'ombre. Ainsi, il nous semble que le complexe de castration, en tant qu'il est au centre dè la théorie freudienne, nous fournit une « grille de lecture » cohérente de ce qui se passe en société patriarcale phallocentrique. Il nous rend compte de la « difficulté » de devenir « femme normale » (c'est-à-dire femme châtrée qui dépasse « l'envie du pénis » dans la maternité). Il nous rend compte du primat phallique qui régit la différenciation subjective des sexes (dans la mesure où le sujet se donne une identité sexuelle qui ne coïncide par forcément avec son sexe biologique). Mais en même temps, la problématique freudienne, si elle se situe sans la remettre en cause dans une optique « phallocentrique », nous permet de remettre en question la norme dont elle nous exhibe le fonctionnement. Dans le

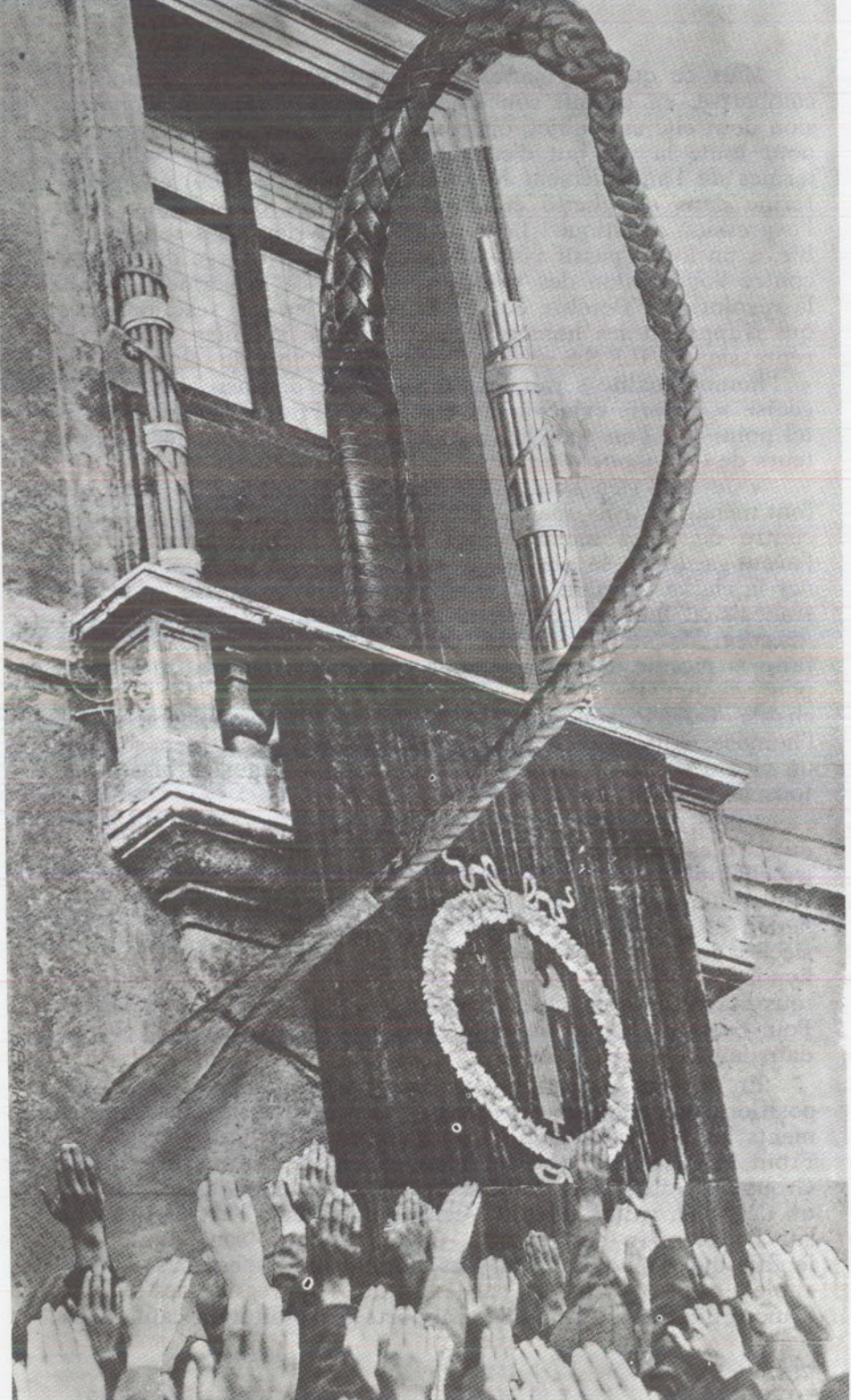
cadre qu'elle pose, le problème de « la perversion » est (relativement) simple. Voir la définition donnée au début. Mais si on remet en cause la norme (telle qu'elle aboutit à un rapport hétérosexuel donnant lieu à la procréation), alors tout se complique, et c'est de là qu'il nous faudra partir pour élaborer sur ces questions une problématique marxiste révolutionnaire. Les contradictions qui se font jour au sein même de la psychanalyse nous indiquent la voie à suivre. A propos de « l'énigme de la féminité », bien sûr, mais aussi à propos de l'homosexualité, qui ne se range pas aisément, les hésitations de Freud en font foi, dans le domaine de la « perversion ». Autrement dit, n'y a-t-il de possibilité d'identification sexuelle qu'en fonction du complexe de *castration* (c'est-à-dire d'une fausse reconnaissance de la différence des sexes, puisqu'il n'existe, de fait, que « l'en moins », d'un seul sexe) ? Qu'adviendrait-il des « perversions » et de l'homosexualité si l'on séparait le but de la pulsion sexuelle (le plaisir) de son objet « normalisé » ? Nous ne faisons que poser la question, mais telle nous semble la démarche la plus correcte.

D'un goût sexuel nommé homosexualité

Sur l'homosexualité, au premier abord, le camarade ne porte aucun jugement : « ce goût sexuel n'appelle que la défense contre la persécution sociale ». Suit un développement que nous nous permettrons de laisser de côté sur les rapports du surréalisme et de l'homosexualité (heureusement qu'il y avait un Crevel parmi les surréalistes...). Mais aussitôt après vient un paragraphe qui amalgame homosexualité et misogynie. Sur quoi pourrait-il bien se fonder ? Si l'on s'en tient à la psychanalyse, l'homosexualité se rangerait dans le cadre des perversions, pour autant qu'elle reposerait elle aussi sur le désaveu consécutif à « l'horreur » éprouvée devant la castration de la femme, la mère. Qui fonderait l'impossibilité, pour l'homosexuel, de nouer un rapport sexuel avec une femme. Mais est-ce là de la « misogynie » ? Car la psychanalyse ne dit pas *que cela*, dès lors qu'elle distingue le but de la pulsion sexuelle de son objet. Dans *Encore* (p. 27), Lacan rapporte une anecdote qui nous paraît significative : « j'ai joué l'année dernière sur un lapsus orthographique que j'avais fait dans une lettre adressée à une femme — *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé* — é au lieu de ée. On m'a fait remarquer depuis que cela voulait peut-être dire que j'étais homosexuel. Mais ce que j'ai articulé précisément l'année dernière, c'est que, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe ». Autrement dit — c'est du moins l'une des interprétations possibles de ces lignes — hormis dans le strict cadre érigé en norme de la procréation, le sexe « physiologique » de l'objet d'amour importe peu. C'est en quoi l'homosexualité n'est une « perversion » qu'au sens le plus restreint du terme, c'est en quoi aussi Freud ne la rangeait

pas toujours dans cette « catégorie » (voir les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*), considérant que les homosexuels, à l'encontre des pervers, sont aptes à la sublimation, que l'homosexualité est un rapport amoureux, et pas seulement une fixation sur une pulsion partielle. Il signale (dans *Névrose, psychose et perversion*, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine ») que « la littérature de l'homosexualité a coutume de ne pas séparer assez nettement les questions du choix d'objet d'une part, et du caractère sexuel ainsi que de la position sexuelle d'autre part, comme si la décision sur l'un des points était liée de manière nécessaire à l'autre ». Autrement dit, l'identité sexuelle du sujet ne coïncide pas forcément avec son sexe anatomique, et ce dernier ne détermine pas plus nécessairement le choix de l'objet d'amour.

Ce qui laisse entendre — de même que l'échec de Freud lors de son « traitement » d'une homosexuelle — que l'objet d'amour « normal » n'est pas « naturel ». Dès lors, que la seule caractéristique que Michel Lequenne donne de l'homosexualité soit la misogynie constitue une interprétation qui témoigne de sa méconnaissance du phénomème en question. Qu'il y ait des misogynes parmi les homosexuels, c'est un fait. Mais il y a aussi des hétérosexuels misogynes et phallocrates. Que ce soit la seule caractéristique qu'il développe un peu donne à penser que l'homosexualité (masculine) n'appelle peut-être à ses yeux pas seulement la défense contre la répression, mais doit encore susciter « un recul instinctif ». Recul qui se situerait *en deçà* des données mises à jour par la psychanalyse, en deçà des hésitations de Freud, qui au moins s'élevait contre la thèse de l'homosexualité « contre nature », « dégénérescence ». Soupçon que viendrait étayer l'assertion, plus loin, selon laquelle le rapport le plus humain est le rapport de l'homme à la femme (certes, il s'agit d'une citation de Marx, mais en l'occurrence...). Sur ce point encore, Michel Lequenne est bien léger, et, par une pirouette peu élégante, il évacue l'analyse concrète d'une oppression spécifique qui pèse sur une part non négligeable de la population, et notamment sur une part non négligeable de travailleurs. C'est tout juste s'il n'intente pas aux homosexuels un procès pour leur prétendue misogynie, comme si l'on choisissait de devenir homosexuel ! Au bout du compte, caractériser l'homosexualité par la misogynie, c'est ne rien comprendre à la question : l'homosexuel n'est pas, d'abord, un homme qui n'aime pas les femmes, c'est fondamentalement un homme qui, aimant les hommes, n'est pas considéré socialement comme un homme (un « mec »). Que bon nombre d'homosexuels, du fait que la femme soit imposée à l'homme comme objet « normal » de son désir, dans toutes les représentations sociales, soient amenés à avoir des réactions misogynes, c'est une caractéristique qui est secondaire et seulement tendancielle, qu'il est bien évident que les marxistes révolutionnaires combattront comme ils combattent le phallocratisme en général.



Mais ce que les marxistes révolutionnaires ont d'abord à combattre, en ce qui concerne l'homosexualité, c'est l'oppression dont elle est l'objet, oppression qui mutile les homosexuels pour toute la vie, fait d'eux des « fléaux sociaux » (selon les termes de l'amendement Mirguet, qui date de 1960) et les enferme dans un ghetto étouffant... à moins de sublimer dans l'expression artistique ! Le mouvement ouvrier, dans son ensemble, a un lourd passif vis-à-vis de la prise en charge de la lutte contre l'oppression des homosexuels. Passée la période d'après la révolution d'Octobre où furent abolies les lois réactionnaires qui frappaient les homosexuels, le régime stalinien rétablit la répression en U.R.S.S. et développa l'inepte théorie selon laquelle « l'homosexualité serait le produit de la dégénérescence bourgeoise », théorie évidemment reprise en France par le P.C.F. A tel point que l'on peut lire ceci dans un récent courrier des lecteurs de l'*Humanité-Dimanche* (n° 248, 10 décembre 1975) :

« Je n'ai rien contre les homosexuels ni contre ceux qui font ménage à trois, mais le bon sens ouvrier ou paysan s'insurge contre de telles mœurs. Pour moi, le Parti communiste est l'avant-garde de la classe ouvrière, et si nous voulons entraîner la classe ouvrière tout entière et la grande masse du peuple français, il faut se comporter normalement. Et là il n'est pas question de moralité ni de censure, nous ne prétendons pas faire la morale à ceux que nous entraînons dans la lutte. Mais pour clamer les mots d'ordre du Parti, il faut être irréprochable. Oui, je suis pour l'exemplarité du comportement. Or l'homosexualité est un phénomène anormal. C'est bien souvent un vice des classes possédantes, des nantis, des gens blasés par tous les plaisirs de la vie.

Enfin, imaginons qu'on nous dise un jour que tel dirigeant du Parti est un homosexuel, quelle aubaine pour la réaction, pour les champions de l'anti-communisme ! Quel tollé ! Le P.C. serait vite traîné dans la boue. Il l'est déjà malgré le courage et l'honnêteté de ses militants. Bien sûr, nous avions à vaincre vingt siècles de christianisme et de morale religieuse, bourgeoise et hypocrite. Mais l'heure n'est pas encore venue d'approfondir tous ces problèmes. On pourra les étudier en régime socialiste. Pour l'instant, le plus urgent, c'est la transformation de la société dans laquelle nous vivons. »

En ce qui concerne l'extrême-gauche révolutionnaire, les positions ont commencé à évoluer sous la pression des mouvements homosexuels qui se sont manifestés en France (F.H.A.R., Front Homosexuel d'action révolutionnaire, Antinorm, G.L.H., Groupe de Libération Homosexuel), sans toutefois que s'instaure un débat du même type que celui qui traverse l'extrême-gauche sur l'oppression des femmes. Cela s'explique, sans doute, par le fait que le poids social des homosexuels n'est pas comparable à celui des femmes, par le fait que l'oppression des femmes s'ancre directement dans les rapports d'exploitation capitalistes

(alors que l'oppression des homosexuels a plutôt des racines idéologiques), enfin par l'absence en France de véritables mouvements de masse homosexuels, à la différence d'autres pays, comme les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne. Et peut-être aussi par le degré d'intériorisation de la norme, donnée comme « naturelle ».

Etant donnée l'absence de débats sur la question dans l'extrême-gauche, les positions les plus « avancées » — comme, par exemple, celle de la L.C.R. — se cantonnent à une défense démocratique contre la répression, sans que soit jamais abordée une analyse de la nature de l'oppression. Et dans la pratique, courantes sont les attitudes de « tolérance libérale », qui participent d'une manière sournoise à l'oppression. Que le texte de Michel Lequenne ait esquivé une fois de plus une analyse un tant soit peu sérieuse de l'homosexualité se situe dans cette ligne qui continue, en deçà même des données (contradictoires) de la psychanalyse par exemple sur la question, à considérer l'homosexualité comme une « déviance », une « perversion ». Ce qui nous conforte dans l'opinion que c'est aux militants homosexuels eux-mêmes qu'il revient de poser le problème au sein de l'extrême-gauche, et de se battre pour que le mouvement ouvrier intègre la lutte des homosexuels, comme il a commencé à intégrer la lutte des femmes

Il nous faut encore relever dans l'analyse de Michel Lequenne la curieuse vision qu'il a de l'homosexualité féminine, présentée sous un jour bien « viril » (« des archi-femmes aux étreintes violentes », des femmes « foudroyantes »)... Nous ne prétendrons pas ici parler aux nom des homosexuelles, mais il nous semble tout de même que l'homosexualité féminine est, ou peut être, autre chose qu'un décalque du schéma phallocratique dominant. Une relation différente, ainsi que le laisse entendre Luce Irigaray par exemple, dans son interview parue dans *Libération* du 36 janvier 1976 : « ... Il arrive que la pratique homosexuelle entre femmes camoufle aussi l'enjeu idéologique. Si la question n'est pas posée comme elle doit l'être, les relations entre femmes reproduisent l'ordre existant parfois même avec plus de virulence. Quand les femmes se rencontrent, se reconnaissent, s'aiment, ça met de toutes façons en question le fonctionnement général de la société. Mais si elles le font sur un modèle qui leur a toujours été assigné, en alcôve, en dehors de toute socialisation de leur relation, ou en reproduisant les phénomènes de pouvoir, ce n'est pas suffisant ». D'où elle conclut que l'homosexualité féminine est pour une bonne part à inventer, à extraire de la gangue du schéma dominant de la relation duelle. C'est bien entendu aux homosexuelles à se prononcer sur ce point, mais il nous semble en tout cas qu'il n'est pas besoin d'en donner une image aussi « virile » que le fait Michel Lequenne pour ne pas considérer la relation homosexuelle féminine comme « jeux de fillettes ». Par ailleurs, il est bien évident que l'oppression

spécifique des femmes, leur exclusion en tant qu'autres du système dominant, pose autrement le rapport de l'homosexualité féminine à la révolution. Mais on ne voit pas au nom de quoi ce rapport différent, spécifique, à la subversion sociale pourrait laisser entendre que l'homosexualité masculine n'a rien à voir avec elle (sauf à la réduire à la misogynie, mais nous avons vu que ce n'est pas de cela qu'il s'agit). Nous serions curieux de savoir comment, dans sa perspective, Michel Lequenne explique la répression qui frappe les homosexuels. Nous pensons pour notre part que l'homoxesualité masculine manifeste un pour notre part que l'homosexualité masculine manifeste un rapport social de contradiction avec la normalité de la société bourgeoise, et que, dans la mesure où les homosexuels prennent conscience de leur oppression, ils peuvent constituer un facteur potentiel de subversion, rejoignant le mouvement des femmes dans sa lutte contre la normalité. Reconnaître que l'homosexualité féminine a un rapport différent à la subversion sociale ne permet pas de la valoriser *au détriment* de l'homosexualité masculine, même s'il est vrai que notre société « fonctionne sur l'homosexualité masculine, idéologiquement », comme l'indique un peu sommairement Luce Irigaray. C'est peut-être le cas, dans la mesure où notre société est phallocentrique, et repose donc sur une homosexualité latente généralisée, qui cimente le fonctionnement de ses institutions (école, église, armée). Mais ces institutions sont d'autant plus répressives à l'égard de pratiques homosexuelles qu'elles reposent sur le refoulement de l'homosexualité qui les structure, et sur sa sublimation. Dès lors, les homosexuels hommes et femmes, d'un point de vue différent, et pour autant qu'on cesse de les considérer comme « pervers », ont un rôle à jouer dans la subversion de l'ordre existant.

« Il n'y a pas d'amour heureux »

Mais voici que Michel Lequenne, après avoir épinglé les perversions et caricaturé l'homosexualité, nous parle « d'amour humain ». Et nous avons sursauté encore, à lire ce qu'il en dit, devant la manière dont il esquive les problèmes de la relation amoureuse ici et maintenant, au profit d'un rêve qui nous semble bien suspect, en ce qu'il reprend le mythe de l'androgyne et nous semble porté par la tentation permanente de l'amour unique. Le titre de ce paragraphe pourra sembler bien provocateur. Il nous est venu en réaction contre une petite phrase : « la perspective commune au freudisme, au marxisme et au surréalisme est contradictoire avec le concept de *l'amour conflit* (vécu dans la messe noire universelle des perversions) ». Ce qui appelle deux remarques : d'une part, nous ne voyons pas bien quelle peut être cette « perspective commune », mais ce serait un autre débat ; d'autre part, nous ne voyons pas ce qui autorise

Michel Lequenne à glisser du « concept de l'amour conflit » à la « messe noire universelle des perversions ». C'est sur ce point que nous voudrions intervenir, parce que Lequenne laisse entendre que cette « perspective commune » serait « l'amour heureux », pour lequel Xavière Gauthier n'a que dérision. L'amour heureux qu'il définit comme une « fusion sans désexualisation » en une sorte d'entité supérieure, ce qui lui permet de résoudre le problème sans même l'avoir posé.

Ce discours nous semble soutenu par une sorte de mystique de l'amour qui était peut-être celle de Breton, mais qu'il ne nous semble pas opérant de reprendre à notre compte. Qu'en est-il réellement de l'amour dans notre société ? C'est de là qu'il faut partir pour essayer d'entrevoir quelles seront les relations humaines dans la société communiste. Certes, la question n'est pas simple, et nous ne ferons ici qu'indiquer quelques éléments de réflexion, en partant une fois de plus de la psychanalyse, parce qu'après tout ce n'est que de cela qu'elle parle, et qu'elle nous dévoile comment « ça » fonctionne, l'amour, dans notre société, sur quelles bases. Ce n'est pas par hasard que la relation amoureuse est *fondamentalement tragique* (que l'on se réfère au livre de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, par exemple, ou encore à l'histoire d'Adèle H. Ce sont peut-être des cas extrêmes, mais du moins nous montrent-ils, chacun à leur manière, en quoi l'amour, dès lors qu'il se situe dans une problématique de *l'un*, est marqué *d'impossibilité*). Voilà qui semblera bien pessimiste, aussi faut-il préciser. Mais il ne sert à rien de se forger un fantasme d'amour heureux si l'on n'analyse pas les conditions qui aujourd'hui fondent la malédiction de la relation duelle. L'amour, écrit Lacan, est toujours réciproque, en ce qu'il fait signe, en ce qu'il y a toujours une demande d'amour, qui ne sera jamais satisfaite, d'une part parce que son objet premier, la mère, est *perdu* (c'est même cela qui, selon la psychanalyse, fonde le désir comme tel), d'autre part parce que cette demande d'amour ne permet jamais de rejoindre l'autre. « L'analyse démontre que l'amour dans son essence est toujours narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité. L'amour est impuissant, quoi qu'il soit toujours réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être un, ce qui nous rend impossible d'établir la relation d'eux. D'eux qui ? deux sexes » (Lacan, *Encore*, p. 12). Ce qui veut dire (ou peut vouloir dire) d'une part que l'objet d'amour n'est pas l'essentiel, en tant qu'il n'est jamais atteint (ce que l'on pourrait peut-être rapprocher de ce que dit Freud du mécanisme de la projection amoureuse) et que l'histoire d'Adèle H démontre de la façon la plus claire. Et d'autre part qu'il n'est jamais atteint parce que la problématique de l'Un qui le sous-tend ne peut être qu'une impasse, en ce qu'elle exclut *l'autre*. Le désir d'être UN ne peut que marquer la relation

amoureuse de tragique, précisément parce qu'elle nie l'autre, et la « possession comme sentiment mutuel d'exaltation » dont parle Michel Lequenne n'y pourra rien changer.

Il nous a semblé étrange que Michel Lequenne ne voit pas ce qu'il y a de contradictoire dans sa formule : « le mythe de l'androgyne manifeste la volonté de résoudre la contradiction des sexes, non par leur négation mutuelle, mais en les fondant, *sans désexualisation*, en une *unité* supérieure ». Il nous semble que le mythe de l'unité perdue à trouver, c'est précisément ce qui fonde l'impossibilité de l'amour, en ce qu'il est incompatible avec la reconnaissance de l'autre comme tel. Il repose au contraire sur cette problématique de l'UN que dévoile Lacan, et que dénonce Luce Irigaray. Nous ne savons pas ce que seront les relations amoureuses dans la société communiste, mais la reconnaissance de l'identité sexuelle (qui ne coïncide pas forcément avec le sexe physiologique) nous paraît rendre caduque la problématique du dépassement de la scission originelle. L'amour heureux, *ça ne peut pas être cela.* Alors c'est quoi ? Dans notre société, il nous semble que ça ne peut être qu'aveuglement sur l'aliénation qui marque la relation amoureuse de fond en comble, sur les rapports de forces qui la structurent, sur les fantasmes qui l'encombrent dès l'origine. Il n'y a pas de relation amoureuse qui y échappe, et ceci à plusieurs niveaux :

— En raison du primat du phallus, qui cantonne les femmes dans un ailleurs indicible (« l'énigme de la féminité »), qui fonde la peur ou le mépris de la femme, son exclusion du système de représentations qui nous structurent. Et qui, selon Lacan, rend non seulement l'amour mais le rapport sexuel impossible : « la jouissance sexuelle a le privilège d'être spécifiée par une impasse... la jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel ». (*Encore*, p. 14). Et ceci parce que toute notre société repose sur la dénégation de la différence des sexes, le sexe féminin n'étant que l'en moins, ou l'ailleurs, du seul sexe qui monopolise la valeur, pour reprendre une formule de Luce Irigaray. Il ne peut y avoir de *rapport* (amoureux, sexuel) dès lors qu'il n'y a pas deux éléments *différents* et reconnus comme tels. Nous ne ferons pas de Lacan notre bible, mais il nous semble que ce qu'il en dit, de l'amour, nous permet au moins de situer l'impasse, et d'entrevoir, jusqu'à un certain point, le moyen d'en sortir.

— En raison par ailleurs de la prégnance de la première relation amoureuse, celle à la mère. Et ceci à plusieurs niveaux. D'une part en tant que, par l'Œdipe, elle est constituée comme *objet perdu* du désir de l'homme, tout en demeurant à l'horizon de son désir. « Si l'homme demeure fixé à son premier objet d'amour, sa mère, pendant toute sa vie, quelle sera la fonction de la femme dans son économie sexuelle ? Y aura-t-il jamais un rapport quelconque entre les sexes ? Ou encore, le désir se dépendra-t-il jamais d'un pur et simple automatisme de répéti-

tion ?... Il s'agirait donc, pour la femme, de renoncer à son premier objet d'amour pour se conformer à celui de l'homme. De n'avoir plus comme désir que d'être aussi semblable que possible à l'objet de toujours du désir de l'homme, son plaisir étant correlié à la réussite de cette opération. Il n'y aura donc qu'un tropisme, et qu'un objet de plaisir et de désir en jeu, et non une relation, un jeu, entre *deux* désirs » (Luce Irigaray, *Spéculum*). D'autre part, cette première relation se répète sur un autre plan : en tant qu'elle est étayée sur la fonction de nutrition, qu'elle est donc une question de vie ou de mort pour l'enfant, elle marquera peu ou prou toute relation amoureuse de possessivité, de dépendance, de sado-masochisme, mais oui. D'aliénation à l'autre, et partant de haine : je t'aime, je suis à toi, mais je te hais de m'interdire d'être moi-même...

— Enfin, hors de la psychanalyse, mais d'une certaine manière à la base, il y a les conditions matérielles et sociales sur lesquelles se noue la relation amoureuse, et sur lesquelles nous ne reviendrons pas, parce qu'elles sont bien connues.

Ainsi donc n'y a-t-il pas besoin d'évoquer « la messe noire universelle des perversions » pour caractériser l'amour conflit. Toute relation amoureuse est dans son essence conflictuelle, en ce qu'elle poursuit un but impossible (la fusion dans une unité supérieure). Aujourd'hui. Et il ne sert à rien de reformuler ce *même* but ; nous osons espérer, et le mouvement des femmes en témoigne en ce qu'il remet en question la structure du couple et les contradictions qui lui sont inhérentes, que la relation amoureuse, dans une société communiste, se fondera sur autre chose, la reconnaissance de l'autre en tant que tel, ce qui nous interdit de pouvoir dire dès aujourd'hui ce qu'elle sera. Ainsi, Engels lui-même, dans *l'Origine de la famille*, prend-il la peine de préciser, après avoir brossé un tableau de l'amour (hétérosexuel) débarrassé de ses aliénations, que « ce que nous pouvons conjecturer aujourd'hui de la manière dont s'ordonneront les rapports sexuels après l'imminent coup de balai à la production capitaliste est surtout de caractère négatif et se borne principalement à ce qui disparaîtra. Mais quels éléments nouveaux viendront s'y agréger ? Cela se décidera quand aura grandi une génération nouvelle... Quand ces gens-là existeront, au diable s'ils se soucieront de ce qu'on pense aujourd'hui qu'il devraient faire ; ils se forgeront eux-mêmes leur propre pratique, et créeront l'opinion publique adéquate selon laquelle ils jugeront le comportement de chacun. Un point c'est tout » (Editions sociales, p. 90).

Aussi nous contenterons-nous, pour finir, de poser quelques questions : que restera-t-il de l'amour, quand on l'aura débarrassé des projections fantasmatiques qui l'encombrent ? Qu'en restera-t-il, quand les individus échapperont, autant qu'il est possible, à la « malédiction » de leur relation première à la mère ? Quand les hommes n'auront plus besoin de se rassurer sur leur virilité en « possédant « (sexuellement, juridiquement,

affectivement) une ou des femmes ? Quand les femmes n'auront plus à se plier au désir et à l'image que se font d'elles les hommes, et où ils ont tenté jusqu'à ce jour de les enfermer ? Quand les femmes n'auront plus besoin de se rassurer, par le désir que les hommes ont d'elles, contre la totale dénarcissisation que leur fait encourir leur « castration » ?... Et on pourra multiplier les questions à l'infini. Autre chose naîtra sans doute, dont Alexandra Kollontaï a tenté de nous rendre compte, d'une façon qui n'est pas très satisfaisante, mais qui indique la voie. Mais avant de statuer sur ce qui sera, il faut analyser ce qui est.

Pour conclure

Nous n'avons pas abordé, tant s'en faut, la totalité des problèmes, majeurs ou de détail, que soulève l'article de Michel Lequenne. Ainsi n'avons-nous rien dit du surréalisme, de son rapport à la révolution, au féminisme, etc. Nous sommes conscients par ailleurs d'avoir laissé les questions que nous avons relevées en suspens. Mais le débat ne fait que commencer, et ce que nous avons surtout cherché à démonter, c'est que la méthode de Michel Lequenne, qui légifère à partir de données peu ou mal analysées, qui glisse sans arrêt du sens strict des mots au sens commun et donc de l'analyse au jugement de valeur, *clôt* la discussion qu'elle est supposée ouvrir. En matière de sexualité il nous semble que le mouvement marxiste révolutionnaire a pris suffisamment de retard (pour des raisons qu'il serait trop long d'évoquer ici) pour que nous puissions nous satisfaire d'un discours qui se situe, tout au long, en deçà de la psychanalyse. Si nous estimons nécessaire, pour notre part, le détour par la psychanalyse, ce n'est pas que nous reprenions à notre compte ses présupposés et ses conclusions. C'est que, dans l'état actuel des connaissances, la psychanalyse est la seule théorie qui nous donne des garanties contre des assertions fondées sur le sens commun, et dont les principes (encore peu explicités) de la morale communiste ne nous préservent pas toujours. La psychanalyse ne nous donne pas de perspective (ou, si elle le fait, nous n'avons pas à les reprendre), elle nous permet de comprendre ce qui structure les individus dans la société qui la porte, c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous payer le luxe de la contourner, sous prétexte de la dépasser. Ce que nous en avons dit est bien sommaire et allusif, il faudrait y regarder de beaucoup plus près, mais c'était difficile dans le cadre d'un article. Du moins espérons-nous avoir dégagé quelques pistes de recherche, qui permettent d'élaborer une problématique marxiste révolutionnaire un tant soit peu rigoureuse.